Document généré le 23 avr. 2024 21:55

Québec français

La paralittérature
Tout est en bon état de marge

Georges Desmeules

Numéro 118, été 2000

La paralittérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56068ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Desmeules, G. (2000). La paralittérature : tout est en bon état de marge. *Québec français*, (118), 74–75.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA PARA LITTÉRATURE

PAR GEORGES DESMEULES

Souvent dénigrée, à tort et à raison, la paralittérature véhicule très ou trop souvent, c'est selon, une image de facilité. Elle serait ainsi, pour certains et par définition, impropre à la consommation en milieu scolaire. Imperméable aux grands courants, résistante aux richesses stylistiques qui font les chefs-d'œuvre, dépourvue de la profondeur requise pour les plongées dans l'océan des symboles, la paralittérature n'aurait-elle pour fonction que d'occuper quelques jeunes qui s'emploieraient autrement à vandaliser les voitures que leurs dévoué-e-s professeur-e-s abandonnent pendant de trop longues heures ? Cette « sous-littérature », parfois qualifiée d'alimentaire parce qu'elle fait vivre bien du monde, ne pourrait-elle trouver une autre place que celle qu'elle occupe dans les cafétérias, aux côtés des poutines ou autres saines gâteries ?

Plutôt que de s'égarer dans de douteuses métaphores, les collaborateurs et collaboratrices du présent numéro de *Québec français* se sont justement penchés sur l'état de ces littératures marginales, dites paralittéraires. Mais pourquoi traiter encore une fois de ces sujets ? demanderont les lecteurs les plus attentifs de notre périodique, puisque les questions du polar, du fantastique et de la science-fiction ont déjà été abordées en nos pages. Puisque la bande dessinée a connu un sort similaire dans le dossier consacré à l'humour, à ses stratégies et à ses intentions. Eh bien, parce que les membres de notre jeune (et dynamique) équipe de rédaction croient nécessaire de réfléchir à la question de l'usage pédagogique qu'on peut faire de cette littérature injustement négligée.

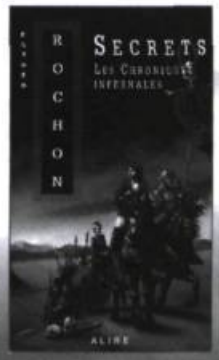
En effet, voici maintenant plus d'un lustre (cinq ans, déjà!), la réforme de l'enseignement collégial a présenté un nouveau programme insistant, lourdement par moments, sur l'histoire littéraire, essentiellement française et du Moyen-Âge à aujourd'hui. Pire, l'étude de la littérature est devenue, pour plusieurs, un prétexte à dissertation explicative ou critique. C'est dire que la notion de plaisir du texte, pour reprendre le titre d'un essai de Roland Barthes, paralittérateur à ses heures, a laissé la place à une perspective proprement utilitariste de la littérature.

Sans nécessairement parler de « contre-réforme » (nous aussi, nous connaissons nos classiques), nous croyons que la paralittérature constitue un outil formidable tant pour dynamiser un cours que pour illustrer et vulgariser des concepts difficiles, qu'on parle de narration ou de notion de lecture métaphorique. Qui plus est, les œuvres les plus complexes se comprennent souvent mieux après une incursion du côté de la littérature dite populaire. Des preuves ? Les romans policiers de Boileau-Narcejac, *Et mon tout est un homme* ou *Sueurs froides* par exemple, permettent d'éclairer le

dilemme tragique qu'on trouve dans les pièces de Sophocle, Shakespeare ou Racine. Les grandes sagas fantastiques ou de science-fiction, qu'on pense au *Seigneur des anneaux*, voire à *Dune* (on ne doit pas s'inquiéter, car plusieurs les ont déjà lues ou les lisent volontiers en marge de leurs cours), servent d'introduction aux notions relatives à la société féodale, à la courtoisie ou à l'idéal classique. De même, la bande dessinée permet d'illustrer au sens littéral toutes les propriétés de la narration, et surtout la difficile notion de point de vue.

La popularité de ces genres littéraires dits mineurs s'accompagne encore souvent d'un discrédit institutionnel. Cependant, les indices de leur acceptation sont de plus en plus nombreux : qu'on pense aux nombreux articles qui leur sont consacrés ou au prestige bien réel dont jouissent certains titres tirés de ce corpus. C'est dans cet esprit que nous présentons donc les articles du présent dossier.

Je m'aventure d'abord dans les sombres avenues du roman policier, dont le lecteur doit devenir un enquêteur plus qu'une victime innocente. Lise Morin présente pour sa part une réflexion théorique sur le fonctionnement du genre fantastique. Elle insiste sur l'opposition entre des visions contradictoires du monde, visions qui permettent de discuter des notions de fatalité et de hasard, propres au classicisme et à la modernité. Claude Janelle aborde quant à lui l'univers de la science-fiction québécoise pour suggérer des lectures passionnantes au sein d'un corpus toujours neuf. C'est du côté de la bande dessinée que Gilles Perron nous amène enfin, alors qu'il démontre habilement que ce genre fait une place subtile et essentielle au texte et à la narration, même en l'absence de bulles.



TOUT EST EN BON ÉTAT DE MARGE

Sur ce, il me reste à souhaiter à tous et à toutes une bonne lecture et un agréable voyage dans ces marges invitantes.